Epitaphe-Fiction

Moanda Daddy Kamono

COMÉDIE DE CAEN

Récolte n°6

PERSONNAGES

AUTEUR

SIMONE

PRÉSIDENT

Dans cette pièce, le lieu, les sons, les personnages sont des protagonistes à valeur égale.

Les didascalies sont des indications musicales. Elles aident à la nuance, à la couleur, pour battre le temps. Les espaces entre les paragraphes sont des respirations et les silences, des éléments importants de cette partition.
Ne pas avoir peur d'utiliser ces instants de silence en y ajoutant d'autres sonorités, instruments, voix chantées, bruit de la ville, chant d'oiseau.
Ou pour installer des pauses, du vide, de l'absence.
Ne pas avoir peur de recommencer.

L'histoire se déroule sur un temps de la journée assez large. Dans la première scène, l'heure du rendez-vous est 9h du matin. La fin de la pièce se situe vers le coucher du soleil, aux environs de 18h.
Entre deux scènes, il y a toujours des ellipses temporelles.

1. PROLOGUE

AUTEUR :
Le commencement.
Tout a commencé dans le silence.
Je suis assis pour écrire.
Rattraper quelque chose qui m'échappe.
Mais je passe d'un vide à un autre, sans issue.
Je me lève.
Je traîne mes pieds.
Ça ne fait rien avancer.
Je me promène en traînant mes pieds,
Des allers et retours dans une étroite pièce de quelques dizaines de mètres carrés.
Une cigarette au bec,
Nocif et dangereux il parait.
Je ne sais même plus combien déjà.
J'en ai les conduits qui sifflotent.
Je décide d'arrêter.
J'éteins l'inutile dernière cigarette.
Je me rassois.
Je me relève.

Et c'est déjà le matin.
Comme tous les autres matins.
Je me répète ma propre vie.
Je m'obstine.
Il faut que quelque chose de nouveau arrive.
Et c'est loin d'être gagné.

Je ferme ma fenêtre.
Je suis seul, je le sais et le sens.
Il me faut de la compagnie.
Hamlet est posé sur la table.
C'est quelque chose comme ça qu'il faudra écrire.
Une joyeuse tragédie révolutionnaire.

Il était une fois,
Un homme entend une voix et veut changer le monde.
Je plonge en fermant les yeux, en apnée dans le fleuve de l'imagination.
Je cherche à dialoguer avec les anges, les monstres, les démons, les dieux,
Et ceux qui ont échoué dans les profondeurs.

J'y ai passé la nuit.
Je me prépare à affronter l'échec d'une journée,
Qui comme d'habitude ne remplira pas ses promesses
Il y a des signes qui ne trompent pas.
Je flanche

Je tente de me servir une tasse de café avec la main droite.
Tout mon corps presqu'endormi.
Un œil ouvert, rien qu'un œil,
Mon œil droit garde encore l'œil sur tout.
Je tâtonne même pour une tâche aussi simple ?
Je bois ce café en me refaisant un scénario tenté la veille.
Qu'avais-je en tête ?
Des brins éparpillés !
Peut-être qu'il me faudra encore retarder le sommeil.
Je me contrains à la production.
Avec un œil à moitié ouvert, dans un sommeil borgne.
Je me rends compte que je suis incapable d'écrire.
Je me rends compte que je n'ai aucune vision.
Je me rends compte que je n'ai plus le courage d'accomplir quelque chose.
Et d'aller jusqu'au bout.
Il était une fois une histoire sans issue.
Je m'épuise à force d'obstination.
Ai-je raison de croire aux mots ?

Il était une fois,
Le commencement

Je voudrais raconter et tout changer.
C'est dans le doute,
Qu'il est plus aisé de rencontrer la vérité.
Chercherai-je le salut, dans la chute, dans la fatigue, dans la résignation ?
Il faut que je me fixe un nouvel objectif.
Le changement, peut-être un rêve ?

Il était une fois,
Je glisse et torture les touches du clavier.
Commencement longtemps approximatif.
Ce n'est peut-être pas le moment,
Depuis un moment déjà !
Des heures d'inutilité et de fébrilité,
La lassitude engourdit mes doigts.
Je souffle fortement sans le vouloir sur le cendrier rempli au coin de la table,
La cendre se disperse,
Un peu sur la table, sur le carnet, sur le pantalon noir que je porte.
Je ramène un chiffon et je nettoie.
Je me dépoussière.
Je m'y remets.

Le commencement toujours !
Il était une fois,
Et le téléphone sonne !
Plusieurs fois !
Numéro inconnu !

C’est une intrusion !
Je laisse passer :
« Veuillez me laisser un message. »
J’essaie de me rendre disponible aux signes.
Pour que le commencement trouve sa route.
Le téléphone continue de sonner.
Je réécris plusieurs fois les quelques phrases trouvées pendant l’insomnie.
Je ne veux pas en perdre le sens.
Je tente quelques traits et traces volés,
Qui remplissent la poubelle
Plusieurs fois que je m’essaie à faire vivre une page !

Le téléphone reprend.
Je m’arrête.
Un temps !
J’allume mécaniquement une nouvelle cigarette.
Mais je me rappelle que je viens à peine d’arrêter de fumer.
Le téléphone continue !
Il y a peut-être urgence ?
Je décide de répondre.
J’entends la voix de ma sœur,
« C’est toi ? » « Oui, c’est moi. »

Et puis silence !

J’écoute ce silence sourdement gémissant,
Que dois-je deviner ?
« Tu as quelque chose à me dire ? »
Silence, quelques secondes,
Un frisson brusque me parcourt les bras.
Derrière le silence de ma sœur, j’entrevois une bourrasque
Le vent qui entraine les vagues.
Je me prépare à y résister.
Je veux continuer à écrire.
Je la pousse à abréger le suspens.
« Quelle nouvelle ? »

TON PAPA EST MORT.
Quoi ?
TON PAPA.
C’est ma sœur qui le dit,
Pas « notre » mais « ton » papa.
Oui, chacun a une fraction du père en soi.
Comment dois-je réagir ?

Il était une fois ton papa.
J’ai un moment d’absence.
Je ferme brièvement les yeux.

Au dedans de moi une histoire commence, il y a une femme qui pleure,
C’est ma sœur
Cette situation est une matière exploitable.
J’ouvre les yeux.
Je dis « Ok,
D’accord »
Avec quoi suis-je d’accord ?

« Je te rappelle ! »
Et je raccroche.

Et silence.

Le silence est dans mon camp.
D’accord, j’ai dit.
Était-ce pour accuser réception ?
Une telle légèreté est condamnable.

À l’annonce de ma sœur, j’ai gardé la tête froide,
Aucune larme n’est remontée dans les glandes lacrymales
Pas de frémissements de lèvres.
Je m’en veux de cette forme d’indifférence,
Suis-je en train de trahir le lien qui nous unit ?
Pourquoi ne me suis-je pas effondré de suite ?
Je veux avoir ce chagrin.
Ai-je raccroché trop vite ?
Pourquoi n’ai-je pas cherché à connaître les détails ?
C’est souvent dans les détails qu’on touche au sensible n’est-ce pas ?
Quel homme a-t-il été vers sa fin ?
Avait-il le visage crispé quand il se pendait à son dernier souffle ?
Était-il joyeux ou triste de quelque chose, de nous, du monde ?
Qui a frôlé ses narines ou posé la main sur son torse pour constater l’arrêt du cœur ?
Qui a pleuré le premier ?
Je vis à huit mille kilomètres de mon père.
Dix ans que nous ne nous sommes pas vus.
Me voici obligé de me rappeler de lui, de nous.
Pour tenter de remettre en place les vertus du cœur,
De saisir l’émotion qui manque,
Il me faut une meilleure solitude.

Je décide de m’y remettre.
Je regarde la page.
Déporté vers un nouvel espace mental,
Ma tête prend un nouveau virage,
La mémoire commence maladroitement à s’ouvrir.
Je laisse échapper les images, les faits,